

L'armoire d'habitant Ignorée, méconnue, mal aimée et pourtant si belle

Robert Picard

Numéro 29, printemps 1992

Temps passé, temps retrouvé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Picard, R. (1992). L'armoire d'habitant : ignorée, méconnue, mal aimée et pourtant si belle. *Cap-aux-Diamants*, (29), 82–82.

L'armoire d'habitant

Ignorée, méconnue, mal aimée et pourtant si belle

Parmi la grande variété de nos armoires anciennes, il en est une qui est presque toujours passée inaperçue. Elle est très simple; pas d'assemblage à tenons et mortaises, pas de panneaux, pas de caissons, pas de corniche très travaillée. Ses portes, faites de quelques planches verticales retenues par les «langues de chat», la distinguent entre toutes.



Le modèle le plus typique de l'armoire «d'habitant» qui servait généralement de garde-manger.
(Archives de l'auteur).

J'ai fait sa connaissance à la fin des années 1950; ce fut un véritable coup de foudre. Les premiers collectionneurs québécois des années 1940 ne l'avaient pas remarquée. Ceux des années 1960 et 1970 lui ont préféré des pièces plus élaborées. Qualifiée de rustique et de primitive, elle faisait «trop pauvre» pour mériter une place au salon. Cette mésestime lui a permis d'échapper à la grande vague de «décapage au bois» subie par la majorité des pièces plus prestigieuses. Elle est demeurée oubliée au fond des granges ou des greniers. On la découvre avec ravissement depuis quelques années! La pureté de ses lignes, qui s'apparentent et s'associent au design contemporain, en fait l'une des vedettes du jour. Avec sa peinture d'origine, le plus souvent rouge, parfois bleue, verte ou noire, elle réchauffe, égaye et personnalise le décor moderne.

Les temps changent, les goûts évoluent. On la considère maintenant comme la plus représentative de notre patrimoine. Pourtant, rien n'a été écrit sur elle. Elle demeure, pour plusieurs, un mystère. Sa construction remonte généralement au XVIII^e siècle, parfois au début du XIX^e. Je l'appelle «armoire d'habitant», en hommage à ceux-là qui l'ont fabriquée. Mais, attention! Il ne faut pas considé-



Intéressante armoirette «d'habitant» avec sa couleur verte d'origine.
(Archives de l'auteur).

rer le terme «habitant» dans le sens péjoratif et dédaigné qu'il a trop souvent aujourd'hui, mais bien dans l'esprit de nos ancêtres qui se glorifiaient de ce titre. En effet, ils tenaient à se distinguer ainsi des paysans français.

Sous son apparente simplicité, cette armoire recèle une foule de détails dont la complexité nous révèle l'habileté de ses constructeurs. Par exemple, les «langues de chat» – ou «clés» – qui retiennent les planches des portes sont insérées dans deux rainures en forme de queues d'aronde taillées à mi-bois. Ces rainures sont plus larges à un bout qu'à l'autre, l'une s'élargissant de droite à gauche, l'autre en sens inverse. Cette façon de procéder assurait une grande solidité aux portes et les empêchait de tordre.

Mais quelle est son origine? La France, bien sûr! Une fois de plus, les informations ne sont pas abondantes, car elle y est encore plus méprisée qu'elle ne l'a été ici. Ce fut au Musée des arts et traditions populaires à Paris, dans la reconstitution de l'atelier d'un forgeron savoyard que j'ai vu pour la première fois une armoire de ce genre en France. Elle était là, peinte à l'ocre rouge, cinq pieds de haut, trois de large, une seule porte retenue par des gonds; sœur jumelle de nos armoires québécoises. Au musée, personne ne peut me renseigner. Je questionne, cherche, lis, et parcours la France, une photo à la main. «La connaissez-vous?» Partout la même réponse, un peu dédaigneuse: «C'est très primitif».

Le hasard m'en fit rencontrer une dans un petit marché aux puces de Provence. D'où vient-elle? Qui est-elle? «Mais monsieur, c'est beaucoup trop primitif pour être français, ça vient probablement d'Espagne». Et pourtant, elle n'était pas espagnole. C'est en Savoie que je l'ai retrouvée, parmi les meubles d'alpage, aux musées d'Annecy et de Grenoble. Elle faisait partie de l'ameublement sommaire de ces chalets de haute montagne, où les bergers passaient l'été pendant que leurs troupeaux brouaient l'herbe fraîche. Ces meubles très simples étaient généralement construits sur place, et ils y demeuraient tant qu'ils pouvaient encore être utiles.

On en arrive à se poser la question: «Comment la Savoie a-t-elle pu influencer le Québec?» L'on sait que plusieurs des membres du célèbre régiment de Carignan venaient, par un curieux concours de circonstances, de cette région qui n'appartenait même pas encore à la France. Est-ce à eux que l'on doit l'arrivée chez nous du meuble d'alpage?

Y a-t-il une autre explication? J'oserais avancer que ce type de meuble était probablement assez courant sur tout le territoire français au XVIII^e siècle, mais qu'il fut depuis très longtemps remplacé par d'autres, considérés comme plus dignes d'intérêt. Ces armoires ont survécu dans les chalets de haute montagne pour la simple raison qu'elles pouvaient encore servir. Elles ont subsisté ici parce que les descendants des premiers arrivants ont continué la tradition de fabriquer des meubles de ce style au moins un siècle après que les Français les eurent oubliées. ♦

Robert Picard